

Sur le film de Jessica Vaturi-Dembo - Heartbreak.

Heartbreak, le miraculé.

Ce film est un miracle. On sait combien est périlleuse l'intrusion de la fiction dans un documentaire. Risque de la déréalisation. Surtout lorsque le réel ici traité est celui d'une épouvantable tuerie à grande échelle. Près de 1200 assassinés en quelques heures, faisant de chacun des personnages, une expérience-limite, un rendez-vous manqué avec la mort, un miraculé.

Et pourtant elle tourne. Et pourtant nous ne perdons jamais le fil de la réalité. Car la fiction, ici, n'en serait plutôt que la prolongation. Celle de l'indicible qui prend le relais de l'impossible à dire. Car comment dire la perte, l'arrachement, l'abandon, la peur, la tétanisation, la solitude extrême, l'irréparable, quand les mots que l'on savait ne servent plus à rien, et qu'il ne reste plus que l'instinct vital ?

Alors, fantastique trouvaille de l'auteure, vient s'incruster une famille, entièrement masquée, entièrement silencieuse, juste avec un corps de mime en mouvements chorégraphiés par la Peur, la Tristesse, la Compassion, la Résistance, l'Espoir, et par toute la gamme des émotions de ceux qui, un jour, ont rencontré la mort et lui ont survécu. Cette famille devenant une sorte de prothèse de toutes les âmes gravement blessées qu'elle va rencontrer.

Le dispositif ne s'impose jamais. Très vite, l'on sait que la greffe a bien pris. Par sa capacité à dire avec son corps multiple, ce que les personnages "réels" ne pouvaient. Cette famille masquée n'a-t-elle pas eu aussi un fils tué sur le front ? Une des plus belles scènes du film, lorsque les trois coups à la porte de soldats, eux aussi masqués, viennent annoncer la mauvaise nouvelle, et que Heartbreak, par réflexe, recueille in-extremis sa femme complètement raidie...

Heartbreak, le chef de famille errant, son masque est celui d'un cœur-brisé. Crève-Cœur, dirait-on en français. Et il n'aura de cesse d'aller d'un kibboutz presque entièrement détruit vers les maisons des déplacés, d'un hôpital vers un cimetière, d'une maison à une autre, d'un ami vers un quidam... Et là s'opère un nouveau miracle.

Bien que de compassion, le masque n'en restait pas moins un masque. N'allait-il pas figer la parole d'autrui ? Et bien non, au contraire, il la libérait. Grâce au masque de Heartbreak la parole de nos miraculés n'avaient pas à se modeler sur les mimiques d'un "vrai visage" qui en amortirait la brutalité. Là, elle percute. Et que dire alors de nous, spectateurs, qui la recevons, tel l'écho, à l'état brut mais avec une force redoublée, sans que ne vienne l'atténuer le visage démasqué de l'interviewer classique qui afficherait une compassion qui paralyserait le locuteur.

Miracle que ce masque qui aurait dû distancier, mais qui se convertissait instantanément en rapprochement, voire pénétration des âmes, car derrière le masque une autre tragédie

n'était-elle pas en train de se dérouler que nous révélait sans insistance la musique d'Ilan Chouraki ? N'était-ce pas tout un peuple qui avait été atteint dans ses fondements ?

En retranchant la singularité d'un visage, le masque n'en rajoutait-il pas l'universalité ? Si le 7 Octobre a principalement visé les Juifs, pouvait-il laisser indemne le reste de l'humanité ? Là, où les images des horreurs avaient échoué à transmettre l'étendue de la déshumanisation, Heartbreak allait-il parvenir à neutraliser ce paradoxe dont seule l'Histoire avec une grande Hache avait le secret, et qui était arrivée en quelques semaines à transformer les victimes en bourreaux ?

« *C'est fou de voir cet endroit si calme, comme si de rien n'était* », dit Maya en foulant cette clairière proche du kibboutz Ré'Im où se déroula la SuperNova où périrent en quelques instants plus de 300 jeunes venus danser, un dixième des participants. Comment alors ne pas penser à ces autres paysages tranquilles de Pologne dans le film "Shoah" ... ? Comment à ce moment ne pas approuver le parti-pris d'auteur du noir et blanc intégral, d'où seul émergera le jaune des rubans symbolisant le vœu de la libération de tous les otages des geôles-tunnels du Hamas qui les affame depuis presque deux années ?

Heartbreak allait-il réussir à faire écouter la voix sobre de ceux qui malgré la violence endurée n'auront jamais un mot de haine ? Mais, tous, des mots de vie ? Tous des mots vers l'avenir ? « *J'ai gagné une fille !* », n'est-ce pas ainsi qu'une mère ayant perdu son garçon, conclura son témoignage, assise à côté de sa toute jeune et récente belle-fille ?

« *Nous allons nous en sortir... ! Tu vas te rétablir !* » disent des parents de soldats tués au combat, à l'un de ses frères d'armes, lui miraculé, sur son lit d'hôpital, le délivrant ainsi de la culpabilité des rescapés...

Ce film, nous l'avons déjà vu trois fois, et comme si c'était la première, masqués et démasqués nous bouleversaient toujours autant.

Ziva Postec et Jean-Pierre Lledo